

S'adresser au bureau du journal de 8 à 11 heures du matin et de 1 à 6 heures du soir.

Rédaction et Administration

URU GUAY 26
(Imprenta Latina)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

III Année Num. 625—505

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Dimanche 28 Mai 1893

ABONNEMENTS

ABONNEMENTS	REPUBLICAINE	ANCIENNE	NOUVELLE
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.30	\$ 1.30
Trois...	\$ 3.00	\$ 3.70	\$ 3.70
Six...	\$ 6.00	\$ 7.25	\$ 7.25
Un an...	\$ 10.00	\$ 12.50	\$ 12.50
Numéro du jour...	\$ 0.10	\$ 0.10	\$ 0.10
ancien...	\$ 0.10	\$ 0.10	\$ 0.10

Les abonnements partiront des 1er et 15 de chaque mois

Publications nouvelles

UN PLAIDOYER ET UN SERMON

Pro Carambula

LES ÉCOLES DOMINICALES

Un gros volume de 450 pages, écrit par M. Constante G. Fontanillas, et qui est des presses de la « Imprenta y Litografía La Razon », rue Cerro 57, nous a été gracieusement offert. L'ouvrage est intitulé « Le colonel Carambula » et porte pour sous-titre « El cuerpo de un Gran Inventor ».

Il nous a suffi de le feuilleter pour savoir que ce livre a pour objet la réhabilitation du colonel Carambula et la réduction de l'histoire d'une série d'attentats publiés en 1889 par le docteur Albert Palomique.

Ce ne fut jamais une tâche facile que de réhabiliter un coupable ou un calomnié, surtout quand les passions politiques prédisposent à accueillir les accusations et rendent sceptique à l'égard de la défense.

M. l'a-t-il réussi à laver la réputation de son client d'office de toutes les imputations dont elle a été salie?

Nous le soumissions sincèrement, mais nous ne saurions nous prononcer sur ce point, le temps nous ayant manqué, pour lire avec l'attention qu'il convient pour peser, l'attaque et la défense.

Notre impression première toutefois peut être consignée.

Nous ne connaissons jusqu'ici de M. Carambula que la légende faite autour de son nom, et nous nous le représentons volontiers, comme une sorte d'ogre taillé sur le patron des caquies semi-barbares qu'on trouve encore dans le gouvernement de quelques provinces argentines.

Le portrait de M. Carambula, s'il est ressemblant, nous a apporté la surprise d'un Carambula jeune encore et de physionomie sympathique, dont les traits respirent à la fois l'intelligence, l'énergie et la bonté.

Après l'avoir vu il devient difficile de croire qu'on n'ait pas tout au moins exagéré les motifs qu'on lui impute.

Nous reviendrons sur cette lecture. Les gens de loisir qui s'intéressent à l'histoire et aux mœurs du pays pourront de leur côté, passer quelques heures agréables en lisant l'ouvrage de M. l'as... en plusieurs fois.

La Escuela del Domingo, tel est le titre d'une petite brochure que nous venons de recevoir, et qui est publiée par les presses de la Typographie « El Libro Inglés ».

C'est une éloquentة conférence de M. Edouard P. Monteverde, lue à la Société des Jeunes Chrétiens de Montevideo. On y trouve un tableau desolant, mais heureusement trop exact, de la décadence morale de l'Uruguay dans ces dernières années.

« Les hommes, dit M. Monteverde, sont en train de s'abîmer à l'oubli de leurs devoirs; le matérialisme effronté commence à prédominer; l'immorale doctrine de l'intérêt s'empare des consciences et le calcul paraît être la règle de toutes les actions ».

« Dans la sphère sociale le tableau qui s'offre à nos regards ne peut pas être plus désolant, la vanité et le luxe prédominent, et l'orgueil étouffe d'une vie voluptueuse est l'idéal d'une grande partie des éléments qui composent cette société; le jeu sous ses formes multiples de courses de chevaux, jeux de paume, cartes etc., absorbe le temps de la plus grande partie de la jeunesse et la corruption, en ses manifestations diverses, se fait sentir dans toutes les couches sociales ».

« Ado pto Berro », le poète des sentiments délicats, — Joseph Maria Vidal, l'auteur infortuné de cette œuvre si remarquable « Principes Elementaires de la Soif Gouvernement », — François Lavandero, le dévoué citoyen qui mourut sur la place Consti union, victime de son patriotisme éprouvé; — Prudence Vazquez y Vega, l'indéfectible épouse de la cause patriotique; — Tiburcio Gil, le vaillant publiciste qui se donna la mort pour la cause de la République; — José María Caballero, l'illustre ami, à une pure, esprit droit, et un chrétien foudu dans le milieu de la foi la plus parfaite, — ont aujourd'hui vos imitateurs parmi les jeunes gens de l'actuelle génération ».

« Et cela provient de ce que nous descendons moralement, et que le flot de l'impérialisme, d'un côté, et du vice, de l'autre, entraîne les dardiers germes de vertu et d'honneur et qui peuvent avoir existé dans leurs cœurs. C'est aussi, l'influence corruptrice du mauvais exemple grandit rapidement, en asservissant la conscience des uns et en trouvant chez d'autres d'autres éléments bien disposés pour y exercer sans résistance une domination absolue ».

« Pura idéal, saintes aspirations, nobles et légitimes desirs, tout s'en va, tout disparaît pour être remplacé par un matérialisme brutal qui n'a d'autre but que l'utile, d'autre objet que le succès, et qui ne sait employer d'autres moyens que ceux qui dérivent d'un but semblable et dont nous pouvons paier les résultats ».

« Dans la sphère politique nous ne sommes pas, assurément, plus avancés. Les hommes de cette génération, ceux qui rendent encore un culte aux saines principes qu'ils apprirent dans leurs premières années, l'œuvre de maîtres inspirés qui parlaient l'énergie de l'autorité que donne seule une vie d'honneur et de vertu, ceux là peuvent dire, avec la douceur dans l'âme et la tristesse au cœur, qu'ils n'ont point vu confirmés dans la vie politique les lois du monde moral ».

« Et en effet qu'est devenu le pur esprit de liberté qui animait la vaillante jeunesse qui, au haut des colonnes de la « Democracia », de « La Razon », de « La Libertad », de « La Nacional », de « El Siglo », de « La Razón », du « Nacional », et de tant d'autres journaux, se battait avec une virile énergie et les violateurs des lois, les usurpateurs de la souveraineté nationale? Qu'est devenue cette fièvre patriotique, qui co existait à l'au delà du sacrifice Lavandero, Tejeda, Marquez, Gratin, Villegas et tant d'autres martyrs de la cause sacrée de la démocratie en notre pays? »

Qu'a-t-on fait de ce noble orgueil civique qui caractérisait la jeunesse d'il y a quelques années, si parfaitement représentée en la per-

sonne du plus profond, du plus viril et du plus énergique des publicistes de ce temps-là, le maître Théophile Gil?

« Oh! sont aujourd'hui les ardeurs de la liberté politique, ceux qui dans les colonnes de la presse, à la tribune, dans les chaires de l'Université, semaient dans le cœur de leurs auditeurs, la semence féconde et sainte de la vertu civique, de l'honneur national, et entretenaient toujours ardent le feu du culte fervent et sincère des principes de droit, de justice et de moralité? »

« Vous ne les trouvez plus aussi facilement qu'autrefois et vous découvrez à leur place les dardiers équilibristes, les trafiquants de la dignité politique, les ambitieux vulgaires. »

« Et tout cela, Messieurs, est affligeant, tout cela est alarmant ».

Le mal signalé ainsi est grand, M. Monteverde ne l'a-t-il pas tenu pour un peu exagéré?

« Si les soldats du droit et les champions de la morale politique sont moins nombreux ou moins brillants qu'autrefois, est-ce à dire qu'ils aient tous disparu et qu'il ne reste qu'une tourbe d'équilibristes et de jouisseurs? »

Nous sommes sûrs du contraire. S'il est vrai en effet, que la masse sociale ne laisse guère entrevoir qu'appât et d'encouragement, et qu'elle s'efforce trop facilement de ses devoirs à ses plaisirs, ses droits éternels à ses intérêts mercantiles, — il ne l'est pas moins que toute une élite de penseurs, d'écrivains et de citoyens, — y compris M. Monteverde lui-même, — ne déserte pas le champ de bataille et continue les glorieuses traditions des brillants ancêtres dont il a rappelé les services et les vertus ».

Il ne nous appartient pas de les nommer, mais leurs noms sont connus, leurs services appréciés, et leur œuvre ne sera point stérile. Le bon grain finit toujours par le germe.

En attendant, pour M. Monteverde, le remède à la gangrène morale dont nous sommes menacés n'est-il pas trouvé dans la fréquentation de l'École du Dimanche?

Il en existe plusieurs à Montevideo, et dans les différents quartiers de la ville. Au Centre, rue 33 et rue Mier, à l'angle de la rue Buenos Ayres, dans la cité nouvelle, rue Negro; à la Aguila, rue Sierra, au Cordon, rue Colonel Brandzen.

A BATONS ROMPUS

NOTES ET IMPRESSIONS

L'affaire des Asiles Maternels prend une tournure intéressante. « El Día » et « La Tribuna » qui croient avoir réhabilité au silence continué à parer et c'est ce dernier au contraire qui a prêté le parti de se taire, et même de renvoyer le « El Perichin » qui avait précédé un premier élan de fougue batailleuse.

« El Día » et « El Día » ne s'en tiennent point à ces termes d'une note d'« El Día », ces deux journaux en effet se sont entendus pour déposer une plainte contre la commission de charité, qu'ils a traités sans pitié et sans éphémères de colonnades et de colporteurs d'impunités ».

Ceci implique que les deux journaux se croient en la sure de faire la preuve de lurs accusations contre la direction de l'Asile Maternel N° 1 tout au moins.

Cette attitude n'est pas de cranerie. Il se s'agit de savoir si les lettres de la procédure judiciaire ne feront pas avorter en route leurs bonnes intentions.

En attendant la question devient orageuse entre « La Tribuna » et « La Patria Española ».

On n'en est encore qu'à se traiter de libellistes et de pamphlétaires, demain on passera des coups de langue, coups de sabre, si de sage-ains ne font comprendre à temps aux poètes que le débat sur les « Asiles maternels » doit être mené d'une façon plus confraternelle.

Les gros mots ne remplacent pas les arguments, que diable! Ils ne prouvent guère habituellement que la mauvaise éducation ou l'impuissance dialectique de ceux qui les emploient.

C'est égal, allé donc faire l'alliance des races latines avec des gaillards de cette trempe. O mes illusions! O mes rêves de paix universelle!

Et dire qu'il y a tout à l'heure un siècle que le doux Bernand de Saint Pierre a rendu à Dieu sa belle âme généreuse!

Les idées de paix, de fraternité, d'alliance universelle, d'arbitrage international dans les conflits suscitables de surgir, ne sont pas plus avancées aujourd'hui qu'il y a cent ans.

C'est toujours à administrer des tripiettes et à se battre mutuellement en marmelade que les hommes paraissent songer en majorité avec le plus de complicité.

Pauvres niais. Et ce n'est pas seulement de France à Toulons, hélas, qu'on nourrit de semblables appétits.

Pour un oui et pour un non, pour un différend littéraire, pour un dissimulant sur la valeur esthétique d'un coup de plume, pour un écrivain même pour une façon d'administrer une question d'Asile Maternel, on est disposé à se manger le nez au risque d'en perdre un peu, à se couper les oreilles au péril de ne pas s'entendre, même entre latins, même entre frères!

Ce n'est pourtant pas le progrès qui veut ça, mille arquebuses!

Je ne connais que M. de Maistre, comme penseur, à qui cette tendance paraîtante des « fragiles humains » à se triser de temps en temps les uns les autres puisse faire plaisir... si tant est que quelque chose puisse lui faire plaisir encore dans les régions si connues ici. Las où il promène son âme depuis qu'il a quitté la terre.

Ce froid apologiste de la guerre applaudit-il aussi comme un mal nécessaire les exploits plus modernes des anarchistes de profession et des chevaliers du bien ou du mal, car enfin la loi que le voudrait bien un peu, car enfin la lutte de peuple à peuple ou pour des balivernes ou des questions d'intérêt et d'amour-propre mal comprises est un bien, pourquoi serait-elle un mal, quand c'est une cause qui se soulève

pour mettre fin à l'oppression plus ou moins justifiée et plus ou moins réelle qu'un autre casto lui paraît exercer contre elle?

Il est vrai que depuis de Maistre la démocratie a fait quelques progrès et entre autres celle du suffrage universel qui rétablit un peu l'équilibre entre les travailleurs et les capitalistes, entre les fils de leurs pères et les fils de leurs pères, entre les fils de leurs pères et les fils de leurs pères.

Mais voici que M. de N... sens fait école et qu'il se trouve des théoriciens pour prétendre que le suffrage universel n'est qu'un leurre, un archange, un d'ingr, si on ne le corrige en donnant des votes supplémentaires aux capacités et aux rentiers!

Influence que l'argent ou leur supériorité intellectuelle leur permet d'exercer sur ceux qu'ils considèrent ne suffir pas au aristo de la p... de... ou du diplôme, si leur tant assure-t-on, un supplément de votes qui leur permette de neutraliser absolument le suffrage populaire ou de le tenir en échec.

C'est merveilleux!... Ça le paraît du moins aussi longtemps qu'il plaira au peuple de le tolérer... c'est à dire aussi longtemps qu'il pourra lui persuader que c'est une faveur qu'on lui accorde au lieu d'un droit imprescriptible qu'on lui enlève quand on lui permet de s'approcher des urnes pour y exercer sa part de souveraineté nationale.

En attendant M. Kuby continue à se faire du bon sang sur les rives de la Seine, dans la débauche moins bucolique sans doute que ceux dont madame Deshoulières avait gardé la trace.

Aux bords de la Seine, Cherchez qui vous mène, Mes chères ténies.

Ce qu'on cherche ici aujourd'hui, c'est quel est le maître bienfaisant qui maintient l'âme de ce pasteur ultra-chrétien.

Pour bonheur Paris est loin, et M. Kuby ne saura jamais ce qu'il fait dépenser d'encre et de bile à ses compatriotes.

Et à quoi? Rien de plus sage qu'oublier, croyez-moi.

Ce qu'il ne faut point oublier, par exemple, c'est qu'on ne se soie à Solis une représentation dont Madame Roger est la bénéficiaire, et d'après laquelle l'estimable artiste aura prouvé qu'elle mérite les sympathies que tout Montevideo lui a accordées.

Sur les 100 ans de bon nombre de nos compatriotes, la troupe française donnera en outre mardi une dernière représentation au bénéfice des artistes qui accompagnent madame Roger et à qui nous devons une série de succès qui font époque dans nos souvenirs de Théâtre.

Nous ne saurions trop recommander à nos amis cette représentation et leur présence atteste leurs sentiments de bienveillance pour des compatriotes qui ont tenu à laisser à nos cœurs de bienfaisance un témoignage effectif de leur sympathie et un souvenir de leur passage.

Ajoutons que nous jouera ce soir-là une des œuvres les plus désolantes de Labiche, le voyage de M. Perrichon, et qu'on est sûr de s'amuser pour son argent en allant à Solis.

Pensée.

Choses de l'Escrime

DE LA CRITIQUE EN FAIT D'ARMES

La critique est-elle permise en fait d'armes et un chroniqueur peut-il, après un assaut public, donner son appréciation sur le jeu des tireurs?

Telle est la question qui, à ma grande stupéfaction, me fut posée pas plus tard qu'hier par un monsieur qui, bien qu'encore jeune en escrime, n'est cependant plus un adolescent pur...

J'avais bien envie d'envoyer promener mon interlocuteur trop naïf ou trop malin — je crois que le second qualificatif est le plus applicable, dans le pé... — lorsqu'il y avait, dans cette question, matière à s'occuper, je ne dirai pas mes idées, que j'ai habitude depuis longtemps à cette idée qu'un tireur d'assaut public appartient au public et à son jugement, tout au moins qu'un artiste quelconque, à qui que ce soit, de l'art qui s'appelle escrime, mais la public lui-même de ce pays, qui encore peu au courant de choses de l'escrime, est trop enclin à s'en laisser emporter par quelques fautes, je ne dis pas, qui vous fera et d'ériger, en ce cas, de l'art, en des règles spéciales de passage de leur système d'admiration mutuelle, en public, pour se débiter ensuite à cerces que vous ti, dans les petits coins de famille.

J'ai donc répondu à mon questionneur, sans aucun détour, que le droit de critique est absolu aussi bien pour juger un tireur d'armes et lui dire son fait, que pour critiquer un comédien, un chanteur, un musicien, etc.

Mais en ce cas le rôle du chroniqueur d'escrime me paraît assez délicat et quelque peu littéraire, contesté mon bonnet.

— Mon cher monsieur, répliquai-je finalement à un chroniqueur devant s'insérer, dans des écrits, de la crainte du danger, qui p... à sauter pour lui de dire franchement sa façon de penser, c'est qu'il n'aurait pas le tempérament qui est indispensable au véritable escrimeur.

Celui-là doit toujours être sur la brèche, prêt à toute éventualité et ni le nombre ni la qualité de ceux qui le tiennent ne doivent l'effrayer ni l'arrêter. C'est un soldat qui passe sa vie en l'ère sur le champ de bataille de l'amour-propre et du moi, dans toutes ces trois mois de plus d'exercice, champ de bataille qui pour avoir moins d'ampleur que celui de Waterloo n'en présente souvent que plus de péril, étant donné que le chroniqueur, l'escrimeur, combat tous les jours sans repos ni trêve, un combat tou...

On je conçois fort bien, ajoutai-je, qu'il est fort désagréable de s'entendre dire ou de lire que M. X a fait fort mauvaise figure sur la planche et qu'il n'est servi de son fleuret ou de son sabre comme d'un... machin quelconque,

mais que voulez-vous: il était si facile à ce Monsieur X de rester chez lui à planter ses choux, en employant son maître à faire des trous en terre, au lieu de venir nous la faire à la « Mergue » ou à la « Pini » de contenance, qu'il est bien permis de dire à ce farceur — j'estime un devoir de le faire — qu'il aille à l'école d'où il n'aurait jamais dû sortir, en admettant qu'il n'aurait jamais dû sortir, en admettant qu'il n'aurait jamais dû sortir.

Et si le dit farceur n'est pas content qu'il aille au diable ou qu'il se donne à lui-même l'illusion d'être très-fort, en disant et en faisant imprimer au besoin, par un journal complaisant, que les conventions de la science n'existent pas et qu'il suffit, en escrime, pour être très-fort, de toucher sans être touché soi-même par n'importe quels moyens, enfouissant ainsi dans l'oubli les maximes, les règles, les traités d'armes des laborieux, des Saint-Georges, des Gouard, des Lafaugères, des Berland et des Cord-Lois passés, présents et futurs, pour ne citer que ceux-là, qui ont osé prétendre et soutenir qu'il faut toujours passer avant d'être riposté, qu'il ne faut jamais prendre un temps ni un coup d'arrêt sans se couvrir, pour éviter le coup double, et qu'il faut jamais admettre qu'une parade ou un coup doivent avoir pour but de casser le poignet ou la jambe de son adversaire; leçons et conseils, enfin, qui sont encore suivis et exécutés, de nos jours, par les escrimeurs de France et d'Italie, deux pauvres petits pays où se recomencent, cependant, les plus féroces tireurs du monde entier, n'en déplaise aux petits jeunes gens auxquels je fais allusion plus haut.

Et puis qu'il s'agit de critique en fait d'armes, je conseillerai à ceux qui ont l'épiderme moral si sensible, de lire de temps à autres les chroniques de nos maîtres de France et d'Italie, déjà nommées, pour savoir comment on dit leur tant, même aux premiers tireurs de la bas, quand il leur arrive le meilleur tireur n'est pas toujours parfait — de commettre un mauvais assaut; de même qu'on dit, sans autrement se gêner, que le chroniqueur Z. devrait bien soigner un peu son registre vocal et ne pas chanter le grand air de la « Favorite » sur celui de « Malibron » s'en va-t-en guerre!

Et si vous en voulez, des exemples, mes jeunes amis, j'en ai des tas à votre disposition, dans les publications d'escrime que je reçois périodiquement d'outre-mer.

A propos d'outre-mer, je ne terminerai pas cette causerie sans dire deux mots de mon grand ami San Malato; encore un qui a la bêtise de croire, après plus de vingt années de pratique, qu'un assaut d'armes doit se faire suivant les règles de l'escrime et non à qui tapera le plus fort.

San Malato m'écrit de Naples, en date du premier de ce mois, et me charge de tous ses meilleurs souvenirs pour les nombreuses amitiés qu'il a laissées ici. Il était occupé, à cet égard, à installer une « Académie d'Armes » avec les concours des meilleurs escrimeurs de cette belle ville, où il y en a tant, académie qu'il dirigait avec sa vaillance « Athos »; encore qu'il ne soit que la perfection dans les armes... San Malato termine enfin en me demandant mon avis sur une question théorique d'escrime qui s'est élevée à Naples, ces temps derniers; question dans laquelle, suivant ses propres termes que je ne veux pas reproduire textuellement, par modestie, je dois prendre parti scientifiquement. Merci, mon cher et grand ami; je vais vous répondre dès demain, en essayant de ne pas tromper votre attente; mais que vous pensez de cela, les partisans d'ici de l'escrime sans théorie ni principes... Bast, nous nous en occupons, hein!...

J. de Montclair,

PENSÉE

« De même que l'homme commun et lâche pousse, dans un ver de vin grossier, le courage que même nature lui a refusé, de même l'escrimeur pourvu de talent, d'étude et de bon goût cherche à puiser, dans un jeu commun et brutal, la science et l'art qui lui font défaut ».

San Malato

UNE ÉTOILE QUI FILE

A Mlle R...

Vous allez nous quitter. Ainsi font les étoiles. Qui voyagent la nuit sur les rails-way des cieux Pour exhiber, plus loin, tremblants sous leurs voiles, Leur beauté sans pareille attirant tous les yeux!

L'étoile, chaque nuit, retourne à la même heure, Dans les champs de l'azur l'endroit qu'elle a quitté.

Vous, retrouverez-vous votre ancienne demeure Sans y voir votre nid par un autre habitat?

L'absence est de l'amour le dissolvant funeste; Elle en détruit les fleurs, les parfums, la gaieté; Elle tonne et les amants de leur air, écarte Au fond des gouffres noirs de l'horrible Léthé...

D'ailleurs pourquoi partir? Le ciel de nos cœurs (hélas) N'est-il plus aujourd'hui pour vous aussi éclairé (meurt)?

Ressemblez-vous ici quelquefois des misères Que le pauvre subit partout en ce moment?

Non, jamais le malheur n'a franchi votre porte. Sans doute il hémait devant votre beauté Lorsque de tous côtés, sous l'aile qui l'empor-

te, Il fouette, jusqu'au sang, la triste humanité! Quant à moi, je le dis, sans prendre de mystère, Si j'étais le malheur, je changerais pour vous Les fleuves les plus grands qu'engendre ma cour-

rière En ravissantes fleurs aux parfums les plus doux! Vos beaux pieds trouveraient les cailloux de la route

Capitonnés, brochés de soie et de velours. Et, de ma main de fer, que l'Univers redoute, Je ferais un Eden du toit de vos amours!

Mais à quoi bon ces mots! Le steamer vous appelle; Déjà, de son hélice, il frappe le flot bleu.

Que la mer vous soit douce et que douce soit l'aile Du vent qui vous emporte. Adieu, chère amie, adieu GRANPÉ.

Vins et Spiritueux

Bordeaux, 30 avril.

Beau temps pour la vigne. La chaleur a été légèrement moins forte que précédemment, et il y a eu un peu de pluie. Encore que ces ondées, et les labours en retard pourraient s'effectuer en d'assez bonnes conditions.

Les formations se développent à vue d'œil, produisant des fruits en abondance. Mais comme il y a loin encore d'ici la cueillette. Cinq grands mois durant lesquels les multiples accidents peuvent réduire les espérances!

Le premier traitement préventif du mildew va être entrepris par les viticulteurs qui préparent à prévenir que guérir, malgré le peu d'apparences favorables à l'éclatement de la sève, que l'air se mette en garde contre toute surprise.

C'est toujours en petit nombre que les chais passent de la propriété dans les mains du commerce; les 1891 sont ceux qui paraissent actuellement les plus demandés.

Voici les ventes venues à notre connaissance:

Vins rouges (le tonneau)

- 1889 Astien aîné, Moulis, 700 fr.
- Château du Haut, Cussac, 700 fr.
- 1890 Château La Rivière, comte du Hamel, Cussac, 675 fr.
- Château Veyrin, Calandrin, Lustrac, soldo, 8.5 fr.
- Château Chasse-Splein, veuve J. J. Castaing.
- Mullis, bourgeois supérieur, partie 2,000 fr.
- 1891 Divers chais paysans et artisans du Blayais, de 350 à 400 fr.
- Château l'Herminette, Lefèvre, Iron, 450 fr.
- Château Tanais-Clepeau, J. Légrise, Blanquefort, 000 fr.
- Domaine Lacour-Bouqueyran, B. Coxale, Moulis, bourgeois supérieur 600 fr. net.
- Château Beauchailou, N. Johnston, St-Julien, 2e cru, 1,100 fr.
- 1892 Divers chais paysans et artisans de Blayais, de 325 à 375 fr.
- Nouet, St-Seurin-de-Cadource, 700 fr.

A LA CHASSE AUX GRILLONS

HISTOIRE PUÉRILE

Livré à de si étranges pensées qui préoccupaient mon imagination enfantine, déjà prédisposée par elle-même aux plus rares fantaisies, je passais les temps des absences de mon amie à bâiller en l'air des châteaux, attendant avec anxiété son retour à la saison habituelle. Les jours passés en son aimable Compagnie s'écoulaient rapides et doux; chacun d'eux était pour nous une idylle, chacune de nos excursions en chasso de grillons une élogie. Mais l'époque du départ des nobles comtes arrivait et je voyais revenir celle de mes tristes solitudes et de mes féroces rêveries jusqu'au moment où le grillon m'annonçait par son cri l'heure prochaine du retour. J'aimais ce message de mes jours heureux.

Ainsi pus-je braver quelques années. — Enfant je devenais jeune homme et elle était déjà une petite femme. Une fois, à l'arrivée de la Cour, je fus comme toujours l'attendre, elle vint à ma rencontre, mais elle ne m'embrassa pas comme elle en avait l'habitude. Je lui fis remarquer, et pour toute réponse avec une moue gracieuse: — « Ce n'est plus bien », dit-elle. Je ne sus que répondre; je restai interdit, et elle, comme pour me consoler, me donna une petite tape sur la joue, puis s'emparant de mon bras et riant de mon trouble comme une folle, elle s'achemina avec moi vers les sites pittoresques où s'étaient écoulées les plus agréables heures de notre enfance.

Je me laissai entraîner, enlever, dominer comme par une sorte de révélation qui m'éclaircissait, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu de cette prairie verte et fleurie qui était notre rendez-vous préféré pour la chasso aux grillons. Mais cette occupation aimée était alors si loin de ma pensée, si étrangère à ma volonté que c'est à peine si j'écoulais lochant obstiné et continu de nos orthopédoles. Ce qui avait été l'objet de prédilection de nos courses à travers ses champs passait inaperçu pour moi pour la première fois; celle qui, jusqu'alors, n'avait été que la compagne de mes excursions enfantines remplissait en ce moment tout mon être. Il me semblait que quelque esprit diabolique raccomait à mon oreille des histoires inconnues, des choses ignorées de moi, des mystères très rapprochés, mais restés incompris, et attentif seulement au bruit léger qui montrait de la nature, j'avais subi, subjugué, j'en suis sûr, la pression de son bras sur le mien, par le frolement de ses blonds cheveux, qui ondulait au vent par le bruit de la sole

